

Lorsqu'il se réveille, il fait encore nuit et un souffle d'air froid pénètre dans sa chambre par la fenêtre ouverte. Il se lève une heure plus tard en temps ordinaire, mais il n'a quasiment pas fermé l'œil de la nuit, dans l'attente de cette journée. Il n'est même pas certain d'avoir dormi.

Il distingue l'étui du trombone, étroit et long, dans un coin de la pièce, et son cœur bat plus vite. Il a répété inlassablement, s'est entraîné des heures durant jusqu'à en avoir les doigts et les épaules meurtris, jusqu'à en avoir mal à la tête, et le verdict tombera aujourd'hui. Le moment tant attendu!

Il se brosse rapidement les dents et enfile son costume d'Halloween. Il prend l'étui du trombone, son sac de classe, et descend les marches en silence pour ne pas réveiller sa mère.

Il déchire le sachet de cellophane et glisse deux tartines dans le grille-pain, puis il se sert un verre de lait qu'il avale sans toucher au pain grillé. Il a des crampes d'estomac. Il mangera plus tard, quand tout sera consommé.

Un froid mordant l'accueille lorsqu'il sort de la maison, son sac à l'épaule, la poignée de l'étui du trombone serrée dans sa main gauche. Au bout de la rue, il tourne la tête à droite où un mur de brouillard sombre flotte au-dessus de l'Atlantique, à moins d'un kilomètre. Comme toujours, son regard est aimanté par la villa qui surplombe l'océan au sommet de la butte. Même de loin, la maison hantée lui fait grise mine.

Personne ne ressort vivant de la maison du 7 Ocean Drive

Un frisson lui parcourt l'échine. Il se reprend et bifurque à gauche sur Ocean Drive, en direction du nord. L'étui du trombone, trop lourd, passe de sa main gauche à sa main droite. Pas question d'avoir les doigts gourds aujourd'hui.

Il se sent tout ragaillardisé quand il aperçoit les bâtiments de la cité scolaire. L'air matinal commence à se réchauffer et il se sent bien. Le soleil fait son apparition à travers les arbres. Des feuilles de toutes les couleurs dansent sous la caresse du vent. Il refrène son envie de sautiller comme un gamin.

Il n'a plus rien d'un gamin. Il n'a plus huit, ni même dix ans.

Il est arrivé avant tout le monde, comme il le souhaitait, seul au milieu du pré qui borde le terrain de base-ball et l'aire de jeux à l'arrière du bâtiment de brique. Pas un arbre en vue, pas un buisson, pas un muret, rien de rien sur une longueur au moins égale à la moitié d'un terrain de football.

Il se dirige vers le petit bois où l'attend son perchoir. Il ouvre l'étui du trombone et sort une carabine soigneusement chargée.

Il la serre entre ses mains et prend une longue respiration dans l'espoir de calmer ses nerfs. Son cœur bat à tout rompre, il a la gorge nouée, il tremble de tous ses membres.

Un coup d'œil à sa montre Star Wars, qu'il porte sur son costume d'Halloween. La cloche qui appelle les élèves ne va plus tarder à sonner. Les premiers arrivants se regrouperont au niveau de l'entrée arrière, par petits groupes, autour d'un ballon de football ou d'un frisbee. L'aire de jeux est réservée aux plus petits.

Mais ce ne sont pas les petits qui l'intéressent.

Il regarde à nouveau sa montre. Dark Vador lui signale qu'il sera bientôt l'heure. Il a hésité à s'habiller en Dark aujourd'hui, l'occasion était toute trouvée, mais l'énorme casque l'aurait gêné. Il a essayé, il ne voyait quasiment rien à travers la lunette de la carabine.

Il se laisse emporter par ses pensées, par son imaginaire, dans le ballet des feuilles qui tourbillonnent, et il en oublie le temps. Ils arrivent. Des petits, tout excités, qui tiennent leurs parents par la main. Des moyens qui rejoignent le collègue en bandes. Superman, Batman, Aquaman, des vampires et des clowns, des lapins et des chats, Cendrillon et Blanche-Neige et la Fée Clochette, Pocahontas et Woody, le shérif de *Toy Story*, Ronald McDonald, Simba du *Roi Lion*, et M. Spock...

... et puis les plus grands. Quelques-uns sont hâtivement grimés ou déguisés, mais la plupart sont trop blasés pour imiter l'exemple de leurs cadets...

— Showtime! Le spectacle va commencer, murmure-t-il.

Il a entendu l'expression dans un film qu'il a regardé sur le câble, un film qu'il n'avait pas l'âge de voir mais qui paraissait cool. Il transpire abondamment à l'intérieur de son costume.

— Showtime, répète-t-il, cette fois d'une voix pleine d'assurance en levant le canon de la carabine.

D'un seul coup, il n'est plus le même. Tout a basculé à l'intérieur. Un sentiment de calme s'empare de lui, il exulte. Il se voit sortir lentement de l'abri des arbres, carabine levée. Il se voit viser, tirer et recharger, viser, tirer et recharger, viser-tirer et recharger tout en s'avancant vers la masse des gamins qui ne se doutent de rien. Le bruit sec de la carabine, chaque fois qu'il presse sur la détente, lui donne une sensation de puissance comme il n'en a jamais connu.

Jimmy Trager pousse un cri dans lequel se mêlent la surprise et la douleur, il se cambre et s'écroule par terre. Roger Ackerman, ce sale connard, s'agrippe le bras et tente de s'enfuir, mais il vacille et s'effondre au milieu des feuilles mortes.

À présent à découvert, il pose un genou à terre pour mieux ajuster ses tirs tandis que les cris et les hurlements fusent de toutes parts, soixante gamins qui s'égaillent comme de vulgaires cafards en se cognant et trébuchant, qui lâchent leurs sacs de classe pour mieux se couvrir la tête, sans savoir de quel côté fuir, hagards, seulement préoccupés de courir, courir, courir...

— Dans le petit bois ! hurle un parent.

— Le parking ! crie un autre.

Il fait feu, recharge, *viser-tirer-recharger*, tandis que la panique achève de disperser les élèves aussi sûrement qu'une bourrasque de vent. Leurs cris perçants bercent ses oreilles. Leur peur fait bouillir son sang. Il voudrait que cet instant ne s'arrête jamais.

Six sont déjà touchés, sept, huit dans le pré. Une demi-douzaine un peu plus loin.

Il lève le canon de sa carabine d'un geste dramatique et prend un instant, un court instant, pour savourer la scène, jouir de sa toute-puissance, contempler le chaos qu'il a créé. La sensation est indescriptible. Il se sent électrisé, comme emporté. Au même instant, sa vision se brouille, il met quelques instants à comprendre que le vent n'est pas en cause. Ce sont ses larmes.

Il doit rester une douzaine de plombs dans sa carabine, mais il n'a plus le temps. Les profs seront là d'un instant à l'autre. Les voitures de la police de Southampton ne tarderont pas. De toute façon, il a eu ce qu'il voulait. Les blessures sont superficielles.

Mais quelle rigolade !

Et encore ! pense-t-il. *Vous n'avez rien vu. Je n'ai que douze ans.*

LIVRE I

BRIDGEHAMPTON, 2011

1

Noah Walker se redresse prudemment sur le toit de sa maison, prend le temps de trouver son équilibre, puis soulève sa casquette des Yankees afin d'essuyer le voile de sueur qui lui couvre le front sous le soleil brûlant de cette fin de mois de juin. Travailler en hauteur ne lui a jamais fait peur, mais c'est différent quand on est sur son propre toit et qu'on décide de se retrousser les manches parce que le propriétaire mettra six mois à régler le problème et qu'on en a marre des taches d'humidité au plafond.

Il peigne d'une main sa crinière bouclée. *Un look à la Matthew McConaughey*, comme dit Paige en précisant qu'il a le physique de l'emploi. On le compare à l'acteur depuis des années, mais il n'y attache guère d'importance. De même qu'il n'attache guère d'importance à ce que pensent les autres, à ce qu'ils disent de lui. S'il ne s'en fichait pas, il ne vivrait plus dans les Hamptons depuis belle lurette.

Un crissement de pneus sur le chemin le tire de sa rêverie, accompagné par le ronronnement d'un moteur soigneusement entretenu. Les petites routes du coin sont médiocres, quand elles ne sont pas cahoteuses, voire dangereuses. Contrairement à celles qui longent l'océan et mènent aux villas de trois mille mètres carrés dans lesquelles l'élite passe l'été. Il ne viendrait pas à l'idée de Noah de se plaindre des rupins, il gagne deux fois plus d'argent grâce à eux entre mai et août que pendant tout le reste de l'année. Il effectue les

mille et une réparations dont ils ont besoin sans jamais se laisser entamer par leur condescendance.

— Paige, murmure-t-il avant même que l'Aston Martin noire décapotable s'immobilise devant chez lui, à côté de sa vieille Harley rafistolée.

Elle n'est pas très discrète, elle devrait se montrer plus prudente, même si les habitants de ce secteur boisé des Hamptons fréquentent peu les nantis. Il y a peu de chance que les voisins de Noah en parlent au mari de Paige. Ce n'est pas comme s'ils risquaient de rencontrer John Sulzman dans les réceptions de la haute. Noah et ses semblables n'ont guère l'occasion de croiser des bourgeois en smoking, sinon dans les documentaires de la chaîne Discovery consacrés aux pingouins. Ils partagent le même code postal, mais ils ne sont pas du même monde.

Paige descend de sa décapotable avec la grâce fluide qui la caractérise. Noah sent monter en lui une bouffée de désir animal, comme toujours lorsqu'il la revoit. Paige Sulzman fait partie de ces gens qui possèdent une classe naturelle. Chez eux, la beauté est un privilège, et non une corvée. Avec sa robe à pois et son chapeau blanc qu'elle retient d'une main à cause du vent, elle a tout de la grande bourgeoise de Manhattan qu'elle est, bien qu'elle soit originaire du nord de l'État de New York et qu'elle ait conservé une certaine humilité.

Paige. Il émane d'elle une véritable fraîcheur. Elle est tout simplement belle avec ses cheveux d'un blond éclatant et sa silhouette de rêve, son nez légèrement retroussé et ses yeux noisette à tomber. Mais elle ne se contente pas d'être belle.

Elle a des manières de jeune fille bien élevée, l'esprit vif, le don de rire d'elle-même. Paige est l'une des personnes les plus sincères et honnêtes qu'il lui ait été donné de rencontrer.

Elle est également douée au lit, ce qui ne gâte rien.

Noah descend de son toit pour aller à sa rencontre. Elle se précipite vers lui et plaque sa bouche contre la sienne, les mains agrippées à son torse nu.

— Je te croyais à Manhattan, s'étonne-t-il.

Ses lèvres pulpeuses dessinent une moue moqueuse.

— C'est comme ça que vous m'accueillez, jeune homme? Je préférerais: «Paige, quelle joie de te voir!»

— Mais *c'est* une joie.

Il est sincère. Il a rencontré Paige trois ans plus tôt alors qu'il nettoyait les gouttières de la villa des Sulzman, et il a longtemps pensé à elle par la suite. Leurs destins ne se sont pourtant croisés que six semaines auparavant.

L'idée de sortir avec Paige était à la fois exaltante et terrifiante. Exaltante parce qu'il n'avait jamais connu de femme capable d'allumer en lui un tel feu intérieur. Terrifiante parce qu'elle était la femme de John Sulzman.

Il sera toujours temps d'y repenser plus tard. L'électricité entre eux est palpable. Ses mains, grandes et dures, suivent le contour de sa robe, prennent ses seins magnifiques, caressent la soie de ses cheveux tandis qu'elle laisse échapper de doux gémissements en s'escrimant sur la fermeture Éclair de son jean.

— Je vais le quitter, balbutie-t-elle, le souffle court. J'ai pris la décision.

— Tu ne peux pas, répond Noah. Il... te tuera.

Elle étouffe un petit cri au moment où Noah glisse une main à l'intérieur de sa culotte.

— J'en ai assez d'avoir peur de lui. Je me fiche de ce qu'il... de ce qu'il... oh... Noah...

Il la soulève de terre et ils s'écrasent contre la porte de l'entrée qui se referme avec un bruit sourd, auquel fait écho celui d'une portière de voiture que l'on claqué à l'extérieur.

Noah porte Paige jusqu'au salon. Il l'allonge sur le tapis, arrache sa robe dont les boutons volent dans tous les coins, et pose sa bouche sur ses seins avant de glisser le long de son ventre jusqu'à sa culotte. Quelques instants plus tard, ses sous-vêtements retirés, elle serre les cuisses autour de son cou et ses gémissements gagnent en intensité jusqu'à ce qu'elle crie son nom.

Il remonte le long de son corps, se libère de son jean. Il s'arc-boute au-dessus d'elle, se glisse doucement dans son ventre,

et elle se cambre. Ils trouvent leur rythme, lentement, puis plus vite, et Noah se sent parcouru d'un désir qui monte, près de déborder à la façon d'un barrage sur le point de céder...

Une portière claque à nouveau. Puis une autre.

Il se fige, relève la tête.

— Quelqu'un vient, déclare-t-il.

2

Noah remet son caleçon et se redresse précipitamment, veillant à rester courbé en deux.

— Tu es sûre que ton mari...

— Je ne vois pas comment.

Elle ne voit pas comment! John Sulzman dispose de moyens considérables, sa richesse est supérieure à celle de certaines petites nations. Il a très bien pu faire suivre Paige, qui est trop naïve pour s'en apercevoir.

Noah prend longuement sa respiration. Les battements de son cœur se calment, son sang se glace dans ses veines. Il récupère son jean sur le plancher et tire son couteau de couvreur de la poche arrière.

— Monte te cacher à l'étage, recommande-t-il à Paige.

— Je ne vais nulle part.

Il ne prend pas la peine de discuter, sachant qu'elle ne l'écouterait pas, de toute façon.

En outre, ils ne sont pas là pour Paige. C'est à lui qu'ils en veulent. Noah entend bouger au-dehors. Aucun bruit de voix, rien de tangible, ce qui rend la situation plus inquiétante encore. Ils avancent en silence.

Il quitte le salon, toujours accroupi, non sans avoir aperçu par la fenêtre plusieurs silhouettes longer la maison, d'autres se diriger vers la porte d'entrée.

Une armée s'apprête à investir les lieux. En tout et pour tout, il dispose d'un couteau de couvreur pour se défendre.

Il gagne l'entrée et se poste face à la porte. Inutile de se cacher. Ils le trouveraient de toute façon, l'arme au poing, disposés en éventail. Non, le mieux est encore de les cueillir lorsqu'ils franchiront le seuil, persuadés de troubler un rendez-vous d'amoureux, convaincus que Noah ne les attend pas. Le mieux est de les surprendre, de se défendre et de s'échapper.

La porte qui donne sur l'arrière s'ouvre à la volée. Au même moment, la poignée de l'entrée tourne lentement. Ils arrivent des deux côtés à la fois. Il n'a quasiment aucune chance.

Il se dit qu'il n'a rien à perdre et serre son poing autour du manche du couteau.

Il pose une jambe en arrière, tel un coureur sur les starting-blocks, prêt à foncer, tandis que la poignée se fige, au terme de sa course. Son pouls bat à tout rompre et la porte s'écarte brutalement.

Il se rue sur ses assaillants, bien décidé à les arrêter d'un coup de couteau... Une femme, une rousse en jean avec un gilet pare-balles, une arme à la main, un badge retenu par une lanière autour de son cou...

Un badge?

Son élan brisé, il tombe à genoux dans une glissade. L'inconnue pivote sur elle-même, lève la jambe, et Noah a tout juste le temps d'apercevoir le dessin de sa semelle. Sa tête vole en arrière sous le choc. Son dos se cambre, son visage s'écrase sur le plancher, il voit trente-six chandelles et le plafond se brouille.

— Lâchez ce couteau ou je tire! lui ordonne-t-elle d'une voix calme. STPD!

Noah cligne des yeux, le cœur battant. *La police de Southampton.*

La police?!!

— Jetez votre couteau, Walker! ordonne la rousse derrière laquelle se pressent plusieurs agents.

— C'est bon.

Noah s'exécute, le couteau tombe sur le plancher. Un goût de sang lui envahit la bouche. Une douleur violente lui vrille le nez et les yeux.

— Ne bougez pas! crient les flics à l'adresse de Paige. Les mains en l'air!

— Ne lui faites pas de mal! s'écrie Noah. Elle n'a rien à voir...

— Noah, si vous cherchez encore à résister, je vous expédie à l'hôpital.

La rousse l'immobilise d'un pied sur la poitrine. En dépit de la situation, de sa tête qui bourdonne, de la peur qui lui paralyse le cœur, il a le temps de dévisager la femme flic. Un regard bleu froid, une chevelure flamboyante tirée en arrière, elle affiche une assurance tranquille.

— Que... que voulez-vous? parvient-il à bredouiller.

Au soulagement de comprendre que personne n'a voulu le tuer succède l'inquiétude de voir une escouade de flics investir la maison par l'arrière. Une dizaine d'agents, à vue de nez, tous lourdement armés et protégés par des gilets pare-balles.

Mais pourquoi?

— Vous n'avez pas le droit! hurle Paige dans la pièce voisine.

Elle leur fait la leçon, comme en sont capables les gens riches, peu sujets à la peur du flic, contrairement au commun des mortels.

Dans l'entrée, Noah pose des yeux égarés sur la femme flic qui l'observe d'un air dur. Il est torse nu, allongé sur le dos, et elle continue de l'immobiliser, un pied sur sa poitrine. Il sait déjà qu'il aura un cocard à l'endroit où elle l'a frappé. Le cri de Paige suffit à le ranimer.

— Vous êtes *chez moi*, siffle-t-il en serrant les poings. Si vous aviez des questions à me poser, il vous suffisait de frapper.

— Nous avons effectivement des questions à vous poser, Noah, réplique la rousse. Ça vous va?

Du coin de l'œil, il reconnaît l'inspecteur Isaac Marks, qu'il connaît depuis toujours. Ils étaient à l'école ensemble. Marks,

impassible, se contente de hausser une épaule. La rousse ordonne à Noah de se retourner, elle lui passe les menottes et le relève sans ménagement. Les genoux du jeune homme ploient sous la brutalité du geste, combinée au coup qu'il a reçu en pleine figure.

— Cette histoire est ridicule, se défend-il. Le docteur Redmond prétend que je lui ai volé sa Rolex, c'est ça? Conseillez-lui de la chercher entre les coussins du canapé.

Ce ne serait pas la première fois qu'un multimilliardaire du coin a égaré un truc quelconque et accuse les domestiques. Un jour, Noah a été arrêté à la demande d'un producteur de cinéma qui le soupçonnait d'avoir volé ses clubs de golf, avant de s'apercevoir qu'il les avait laissés dans le coffre de sa voiture.

— Vous avez amené assez de renforts, au moins? raille-t-il.

— C'est pour ça que vous vous êtes jeté sur moi avec un couteau? lui rétorque la rousse. Vous pensiez que je venais vous interroger pour une histoire de montre volée?

— Il sait très bien qu'il ne s'agit pas d'un vol de Rolex.

Noah reconnaît la voix de Langdon James avant de le voir s'avancer en bombant le torse. James est le commissaire de la police de Southampton Town depuis plus de quinze ans. Ses bajoues pendent sur son col de chemise, son ventre cache sa ceinture et ses cheveux sont désormais gris, mais il n'a pas perdu sa voix de baryton et ses pattes touffues.

Que vient-il foutre là?

— Inspecteur Murphy, ordonne le commissaire à la rousse. Emmenez-le au commissariat. Je me charge de fouiller la maison.

— Va-t-on enfin me dire de quoi il retourne? demande Noah d'une voix qui dissimule mal sa peur.

— Trop heureux de vous répondre, lui rétorque James. Noah Walker, je vous arrête pour les meurtres de Mélanie Phillips et de Zachary Stern.

3

Les obsèques de Mélanie Phillips ont rassemblé une foule nombreuse. Ceux qui n'ont pu prendre place à l'intérieur de l'église presbytérienne se massent sur Main Street. Mélanie avait tout juste vingt ans lorsqu'elle a été assassinée, et elle n'avait jamais quitté Bridgehampton. La malheureuse n'aura pas eu l'occasion de voir le monde, même si, pour bien des gens, le monde se résume au lieu où ils ont grandi. Peut-être était-ce le cas de Mélanie, après tout. Peut-être n'aspirait-elle qu'à travailler au Tasty's Diner, à servir du homard et des palourdes aux touristes, aux autochtones et aux rares couples fortunés désireux de boire un verre dans un cadre « couleur locale ».

À en juger par les photos d'elle que j'ai pu voir, je la soupçonne pourtant d'avoir eu d'autres ambitions. Belle comme elle l'était, avec sa magnifique chevelure brune et ses traits parfaitement dessinés, elle n'aurait eu aucun mal à se retrouver à la une d'un magazine de mode. Sans doute était-ce ce qui avait retenu l'attention de Zach Stern, heureux propriétaire d'un jet privé et résident occasionnel des Hamptons, dont l'agence représentait les intérêts de célébrités de premier plan.

Sans doute était-ce également la raison de l'intérêt que portait Noah Walker à Mélanie.

Tout laissait croire que ce dernier voyait d'un mauvais œil la relation de la jeune fille avec Zach.